

Snap shot

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève**

Band (Jahr): **1 (1924)**

Heft 15

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



En Alsace, le Cinéma est le spectacle préféré, malgré les nombreux théâtres, mais les Alsaciens n'apprécient pas les français de Racine et préfèrent les films qui ont des titres bilingues comme en Suisse.

Seulement on n'exhibe les films allemands qu'après les avoir fait passer par Paris, Londres ; ils ont besoin probablement d'un petit voyage, comme le Porto, ce qui est opportun.

Le public est éclectique et accueille avec plaisir les films de tous les pays, mais au point de vue des artistes, il a certaines préférences, ainsi parmi les plus applaudis : Bernhard Goetzke, Conrad Veidt, Jannings, Henny Porten.

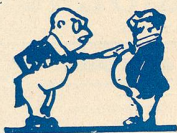
Par contre, les films prétendus alsaciens, l'*Ami Fritz*, les *Rantzau*, les laissent froids. Ils ont raison, la faute en est aux metteurs en scène parisiens ou étrangers, qui un beau matin quittent Paris et débarquent dans une province lointaine dont ils ignorent les mœurs, le caractère, les coutumes, l'âme surtout — puisque Bergson nous en concède une par tête d'habitant.

Or voici en Bretagne, ou dans les Vosges, les acteurs trop parisiens, trop conservatoire qui évoluent en leurs gestes étudiés, qui sont faux en plein air, leur fard exagéré et après leurs trois petits tours, les marionnettes dociles s'en vont achever l'œuvre dans le studio de la capitale, où les intérieurs bretons ou alsaciens sont tous conçus d'après une antique formule de décor.

A Paris, lorsqu'à l'écran s'agitent ces marins et paysans d'opéra-comique, le public est satisfait, il est habitué à ces conventions et ce serait le troubler que de lui montrer la vérité. Le Parisien est un provincial sans le savoir, mais sa province est Paris. Mais pour ceux du pays auxquels on présente ces œuvres soi-disant du terroir, ceux-là ne se laissent pas bluffier. Je comprends la froideur des Alsaciens à l'égard des *Rantzau* ; moi qui suis Breton j'ai éprouvé la colère en voyant l'*Homme du large* ; il y avait là un vieux cabot usé par des planches qui n'étaient pas celles d'une barque, on avait planté dans la lande bretonne un cabaret interlope — réédité souvent dans d'autres films — et enfin il y avait Catelein travesti en gars breton ; je préfère ne pas dire ici ce que je pense de cette falote doublure de Charles Ray.

Ca c'était pas ma Bretagne ! Plus tard, j'ai revu Catelein dans le *Marchand de Plaisirs*, où il faisait le Jaque condamné à traîner partout un long cylindre qui m'a joyeusement rappelé le réclame de la Spidoléine, *Le Bidon qui se bidonne*.

Je me suis tant amusé ce jour-là que je lui ai pardonné.



Un bon conseil mon ami !
Si vous voulez gagner de
l'argent, faites de la publicité
dans L'ÉCRAN ILLUSTRÉ

Son premier baiser... à l'écran

Qui ne connaît pas la sympathique *Yvette Guilbert* dont les chansons firent fureur il y a quelques années et qui se fit applaudir dans le monde entier ?

Pour si extraordinaire que cela paraisse, *Yvette Guilbert* n'avait jamais fait de cinéma. Elle est cependant depuis longtemps une admiratrice de l'art muet et ne manque pas d'aller au cinéma une fois au moins par semaine. Louis Mercanton vient d'engager *Yvette Guilbert* pour tourner le rôle de Zéphirine dans *Les Deux Gosses* et la célèbre artiste est enchantée de ses débuts au studio. Ce qui l'amuse le plus, c'est que dans ce film elle est embrassée par Mulot.

Vous me croirez si vous le voulez, déclarait *Yvette Guilbert* à un de nos rédacteurs, mais c'est la première fois que je serai embrassée, non seulement à l'écran, mais encore sur la scène, devant le public. Vous avouerez-je que malgré mon âge déjà respectable, cela m'a fait quel que chose ? Enfin, j'espère que je suis arrivée à ne pas trop mal m'en tirer.

« Mon Ciné. »

L'ÉCRAN ILLUSTRÉ

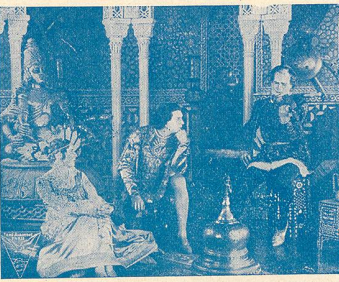
est en vente dans tous les kiosques,
marchands de journaux et dans tous
les Cinémas de Lausanne.



Solution juste du concours n° 3 :
Dans le film *Sarati le terrible*.

Nous sommes étonnés du nombre de solutions justes que nous avons encore reçues et nous félicitons nos lecteurs de posséder un tel don de sagacité qui aurait confondu Cédipe lui-même. La première solution juste qui nous est parvenue est de M. G. Ramoni, Jumelles 3, qui est l'heureux gagnant des deux places gratuites dans un cinéma de Lausanne où il passera, nous en sommes persuadés, une bonne soirée.

Les concours de cette semaine sera moins facile, il s'agit de nous donner le titre du film, ainsi que le nom des trois acteurs qui figurent dans la scène ci-dessous. Bien stipuler dans la réponse : de gauche à droite : 1°, 2°, 3°.



LA BELLE NIVERNAISE

Comédie dramatique en 6 parties
D'après la nouvelle d'Alphonse Daudet
Interprétée par
Blanche Montel et Maurice Touzé

Un soir d'hiver, le père Louveau, marinier, gagne sa vieille péniche « La Belle Nivernaise ». Un rassemblement l'arrête sur son chemin. On venait de trouver, assis sur le bord du trottoir, un malheureux gosse abandonné : Victor, Louveau ému, adopte l'enfant. Le lendemain, la péniche quitte Paris et Victor devenu le camarade de jeux indispensable de la petite Clara, la fille de Louveau, reste à bord.

Quelques années après, Victor est devenu le bras droit du père Louveau. Clara, grande fille maintenant, ne quitte pas la barre quand Victor dirige la manœuvre. Cette intimité n'a pas l'approbation de « l'Equipage » qui fut dans l'enfance de Victor le second du père Louveau, et qui, méchamment, cherche à se venger sur Victor de ses déconvenues avec Clara.

A Vernon, Maugendre, le fournisseur habituel du père Louveau, fait la connaissance des deux jeunes gens. Il raconte l'histoire qui a assombri sa vie ; il avait un fils et ce fils il l'a perdu...

Des mois passent. Un soir, Louveau est invité à passer au commissariat. Victor est reconnu être le fils de Maugendre. L'Equipage, à l'affût d'un moyen de se débarrasser de Victor, averti Maugendre. Louveau va confier sa peine à Maugendre. L'Equipage, abandonnant son poste, poursuit Clara jusque dans la cabine et essaie de lui arracher un baiser. Aux cris déchirants poussés par celle qu'il aime, Victor lâche le gouvernail et se précipite à son secours. Sans direction, la péniche dérive et menace d'aller se précipiter contre le barrage.

Quoique blessé au cours de la lutte, Victor ressaisit à temps et redresse la barre de direction, amarre la péniche et sauve ainsi Clara d'une mort affreuse.

Louveau et Maugendre arrivent sur ces entrefaites ; Maugendre emmène son fils pour qui il forme de beaux projets d'avenir.

Il met Victor au Collège. Mais Victor ne supporte point sa nouvelle existence de reclus. Privé de grand air et de liberté, il tombe gravement malade. Dans son délire, le nom de Clara revient sans cesse. Victor voit s'animer l'image sainte qui orne le mur au-dessus de son lit et dans les traits de laquelle lui apparaît le visage de Clara.

Sur la péniche, même accablement. Louveau essaie tout pour distraire Clara, mais le souvenir de Victor est trop tenace, et bien souvent les yeux de la jeune fille s'emplissent de larmes. Apprenant le danger couru par Victor, Louveau et sa fille accourent auprès du malade.

Le jeune homme, réconforté par la promesse

de retourner auprès de Clara, entre bientôt en convalescence.

Ainsi que dans les contes de fées, tous les désirs des jeunes gens se réalisèrent après ces tribulations.

La Conjuración de San Marco

Vénétiens peuple de fugitifs chassé par l'invasion d'Attila, telle fut l'origine de cette nation qui reçut ses magistrats de Padoue. Quand cette dépendance cessa d'exister, les îles de la Vénétie se constituèrent en Etat fédératif puis en république qui se donna un chef appelé doge, c'est-à-dire duc. Le premier de ces ducs fut Paul Luc Anafeste d'Héradee où la première assemblée se réunit en 697 ; mais le troisième doge voulut avoir un pouvoir absolu et de là commença une lutte funeste pour les doges eux-mêmes et pour le peuple vénétien.

La lutte fut d'abord très âpre entre les doges, qui cherchaient à rendre leur pouvoir héréditaire, et l'aristocratie ; cette anarchie dura jusqu'en 1173, date à laquelle cette dernière s'empara du pouvoir.

Du IX^e au X^e siècle, les Candiano donnèrent cinq doges à Venise qui furent continuellement en conflit avec les Foscari, très en crédit parmi la noblesse pauvre et auxquels Venise dut sa puissance et sa gloire ; le dernier fils de la maison de Foscari, Jacob, victime du Conseil des Dix, fut torturé et condamné à la peine capitale.

C'est une partie de cette époque tragique que nous fait revivre le film *La Conjuración de San Marco*, qui passe cette semaine au *Modern-Cinéma*, à Lausanne. Le rôle principal de Rolando Candiano est tenu par le célèbre acteur



Amleto Novelli et dans la reconstitution de leur histoire, seuls les Italiens sont capables de donner aux personnages l'attitude qui leur convient, ce que ne peuvent faire les acteurs d'origine anglo-saxonne et en particulier les Américains qui sont grotesques dans leurs costumes trop fantaisistes et leurs gestes trop far-west. Laissons aux Latins interpréter leur histoire latine, car eux seuls peuvent se mettre dans la peau de leurs ancêtres et les faire revivre ; l'âme d'un grand doge de Venise se refuserait d'occuper même pour un seul instant la détroite corporelle d'un acteur yankee, fut-elle couverte de dollars.

L. F.

L'Empereur des Pauvres

D'après le célèbre roman de M. Félicien Champsaur
à la Maison du Peuple (Voir annonce page 4)

Première époque : Le Pauvre

Sur une route de Provence, passe un vagabond.

Il porte le bissac, mais la chemise est en soie, et ses chaussures solides sont élégantes.

C'est le fils du multimillionnaire Anavan, qui est mort, il y a quelques années, en laissant une fortune colossale.

Pourquoi le retrouvons-nous aujourd'hui sur la route ?

Presque livré à lui-même, Marc Anavan a gâché sottement ses plus belles années de jeunesse ; il s'est adressé aux usiers, escamotant ses héritages, engageant l'avenir.

Et ce beau garçon qui, pauvre ou simplement modeste, eut triomphé de la vie, n'a connu que des déboires et des rancœurs.

A l'heure actuelle, il n'est pas ruiné, certes ; quelques millions lui restent encore, mais il a perdu la foi dans tout ce qui fait la beauté de la vie.

Laisant la gestion de son portefeuille au seul ami qui lui fut demeuré fidèle, il a pris le bissac et le bâton du chemineau et il quitte bravement Paris, pour marcher au hasard de la route.

Il est arrivé en Provence.

Le Conseil municipal de Saint-Saturnin-du-Var a décidé d'entretenir un pauvre.

Conduit devant le Conseil, Marc reçoit, amusé, l'offre de pension qui lui est faite. Il accepte d'être le « Pauvre officiel » de la commune.

Les Saint-Saturniens se disputent à qui aura Marc à sa table.

Mais Marc Anavan a bien vite distingué dans le lot de ses bienfaiteurs Silvette, la fille de Silven, l'adjoint au maire.

Gentiment, fraternellement accueilli par Silvette, Marc Anavan s'éprend d'elle et, comme il comprend que cet amour ne lui est pas permis ; il décide de s'enfuir.

Mais un secret pressentiment est venu à Silvette. Elle est sûre que Marc va quitter Saint-Saturnin. Elle court pour rattraper le Pauvre !

Et, dans le halètement, son âme monte jusqu'à ses lèvres avec l'aveu ingénu de son amour. Un baiser unit Silvette et Marc. Le pauvre millionnaire demeurera au village que Silvette lui a rendu si cher !

Deuxième époque : Les Millions

Marc Anavan est resté à Saint-Saturnin. Dans son désir de se rendre utile, le « Pauvre » fait des mécontents qui pourraient se changer à l'occasion en ennemis. Il prône des principes, des revendications qui choquent l'égoïsme de ces heureux pour qui la charité est un luxe, mais non un devoir.

Et comme le chaste amour de Silvette le retient à cette heure bénie du ciel, il décide de frapper un grand coup : il enrichira tous ces paysans.

Leur montrant leur sol qui, d'un bout de l'année à l'autre, se couvre de fleurs odorantes, il leur persuade de construire une fabrique de parfums qui deviendra une richesse pour les pays.

L'idée est naturellement accueillie d'enthousiasme.

Silvette ne voit pas sans un serrement de cœur le « pauvre » se jeter dans cette voie qui risque de menacer la simplicité de ses rêves et de sa vie modeste.

Le curé de Saint-Saturnin avait prédit à Marc qu'il ferait le malheur du pays. Les événements ne tardent pas à lui donner raison.

Des haines montent vers lui.

Silvette surprend un rendez-vous que Marc a avec son ami Gény et apprend que le soi-disant pauvre est en réalité trente ou quarante fois millionnaire ! Cette nouvelle glace la malheureuse, qui n'ose plus croire à la sincérité de Marc, ni surtout espérer devenir un jour sa femme.

Pour essayer de remonter le courant qui l'éloigne de plus en plus des Saint-Saturniens, il décide la création d'un hippodrome.

Ayant conseillé à tous de jouer un cheval, ayant perdu la course par suite d'un accident, la popularité de Marc s'effondre d'un seul coup.

Silvette, déçue de voir Marc si différent de ce qu'il s'était montré, lui écrit pour lui dire qu'elle ne l'aime plus et lui conseille de quitter le pays.

Echauffés par leurs cris et la chaleur de leurs réminiscences, les Saint-Saturniens exigent du maire qu'il expulse Marc.

La foule va lui faire un mauvais parti, mais Silvette arrive.

Elle aime toujours Marc. Vibrante, elle se jette entre lui et ses ennemis.

Le père Silven la chasse brutalement, et Marc, les menottes aux mains, est conduit à la lièserie du village.

UN CŒUR D'OR

Interprété par George Beban

Dans un restaurant à bon marché d'une grande cité d'Amérique, est employé comme serveur Lupino Delchini, un Italien naturalisé, au grand cœur et à la tête chaude ; il quitte sa place à la suite d'une dispute avec Gompel, le patron, parce qu'il avait voulu offrir à déjeuner à un pauvre diable qui demandait la charité. Ce misérable n'est autre que Clyde Hartley, détective secret qui, touché du bon cœur de Lupino, le fait nommer directeur de la Fourrière municipale — c'est pour son protégé, le pain assuré.

À la suite d'un cataclysme, il arrivait en Amérique des centaines de petits réfugiés. Le père Gompel, qui dirige une bande de jeunes pick-pockets, vient au bureau des réfugiés sélectionner un nouvel élève, et jette son dévolu sur un petit nommé Henri Maureveau. Au bout de peu de temps, maltraité, malheureux, le petit enfant s'enfuit avec son seul ami, un bon gros chien sans maître qui ne tarde pas à être pris et emmené à la fourrière. C'est ainsi que Delchini fit la connaissance du petit Maureveau qui vint, tout pleurant, lui réclamer son chien. Gompel, refusant de reprendre l'enfant (il ne montrait sans doute pas assez de dispositions pour le vol), Delchini décida de l'adopter.

La mère du petit, Mme Charlotte Maureveau, venue en Amérique pour y rechercher son enfant, peut, grâce au détective Hartley, retrouver sa trace. Elle vient chercher son fils chez Delchini. Celui-ci s'est pris d'une grande affection pour l'enfant et décide la mère à venir habiter chez lui, avec sa secrétaire Florina comme compagne. Et des jours heureux s'écoulent alors,

POURQUOI PUBLICITÉ dans L'ÉCRAN ILLUSTRÉ. Savez-vous que L'ÉCRAN ILLUSTRÉ est lu par tous les habitués du Cinéma, et ils sont nombreux. L'ÉCRAN ILLUSTRÉ paraît tous les Jedis et est en vente partout et ne coûte que **20 centimes**.

BONS COURTIER en publicité sont demandés. S'adresser : Régie des Annonces de L'Écran Illustré, Rue de Genève, 5 LAUSANNE.